

Beautés de Dieu (6)
La Révélation de Dieu

Les deux langages de l'homme

« *Tout cela, Jésus le dit aux foules en paraboles ...* » Mt 13.34

Ayant achevé l'étude de l'inspiration de l'Écriture, nous nous orientons vers sa lecture et sa compréhension. Auparavant, et pour nous y mieux préparer, envisageons une sorte d'intermède sur le langage. Les pensées de l'homme, ses discours, ses écrits, utilisent nécessairement deux langages qui s'interpénètrent constamment. Voulons-nous mieux saisir la Bible ? Ce *b a ba* de la communication¹ est indispensable.

* *
*

Jésus, dit l'Évangile, parlait en paraboles. Voilà le premier langage de l'homme : le *langage analogique*². Mais le Christ lui-même, à la demande des disciples, *analyse* la parabole du semeur³. Ainsi les relations humaines, spécialement les communications techniques, nécessitent un instrument plus précis que le langage analogique. Le *langage analytique*⁴ s'efforce de combler ce besoin. La phrase : « le train pour Paris partira à 17 h 08 du quai n° 2 » n'est pas parti-

¹ P. WATZLAWICK, *Pour une logique de la Communication*, Paris, Seuil, 1972. Un livre magistral.

² Que l'on pourrait aussi appeler imagé, parabolique, métaphorique, symbolique, intuitif, globalisant ou encore poétique, lyrique.

³ Mt 13.36-39.

⁴ Ce langage appelé aussi digital, numérique, conceptuel, discursif. L'usage du mot digital (latin *digitus*, doigt) vient de l'américain (*digit*, doigt, chiffre) et des techniques informatiques.

culièrement poétique, mais elle a le mérite d'être utile et sans ambiguïté. Elle illustre ce deuxième type de langage. Ces deux langages étant définis, essayons, en nous bornant aux notions essentielles, de les caractériser.

*

Le *langage analogique* est un langage vivant, concret, coloré, dynamique. Utilisant des images, des métaphores, des symboles, des comparaisons, des parallélismes ou des oppositions, il a une grande richesse de sens, de significations. Les mots employés, qu'ils soient des noms, des adjectifs ou des verbes, sont des mots *pleins*, à contenus forts. Et donc avec une grande puissance d'évocation et de mémorisation, car ce langage mobilise nos fibres profondes sensorielles, sentimentales, émotionnelles. C'est celui du poète, de l'artiste, du cœur, des sentiments, de la mémoire, de l'amoureux, de l'orateur, du prophète, du conteur, de l'homme d'action, et souvent celui de l'enseignant et du pasteur. C'est aussi le langage du non-verbal, de la posture, de la gestique ou de la mimique, volontaires ou non, et celui des animaux. La langue analogique donne à la communication sa vigueur, sa présence. Elle parle à tout homme, de manière assez universelle, relativement indépendante de l'époque et de la culture⁵. La Bible l'utilise beaucoup.

⁵ Ceci doit être nuancé car il y a évidemment des images, des expressions qui sont fortement codées culturellement. C'est surtout par rapport au langage analytique, très lié à des

Un exemple. Le mot sang, au sens premier (1), est le liquide rouge circulant dans notre corps. Mais dans la langue analogique il signifie aussi : (2) la vie concrète, l'âme, (3) les émotions (le sang chaud ou du sang froid), (4) la lignée héréditaire, (5) la mort, (6) le sacrifice, mort volontaire ou rituelle, (7) la culpabilité. En jargon linguistique on dit qu'un mot, le *signifiant* (ici *sang*) évoque plusieurs *signifiés* (les choses évoquées par les sept sens précédents⁶). Dans le discours analogique le rapport entre signifiant et signifié est multiple, surtout symbolique et métaphorique.

Un mot, par suite de l'utilisation de ce langage analogique, peut signifier une chose (vie) et son contraire (mort). Le fait est courant en hébreu. Cela doit nous inviter à la plus grande prudence interprétative. D'autant plus fait que si ce langage a une richesse sémantique (de sens), en revanche, il est déficitaire dans sa syntaxe, mise en ordre logique et grammatical de la pensée et de la phrase. Nous y reviendrons à propos du second langage. C'est pourquoi une langue, parlée ou écrite, ne peut être totalement analogique.

*

Le langage analytique est opposé et complémentaire par son souci d'exactitude et de syntaxe. Son idéal⁷ serait qu'à un signifiant corresponde un signifié et un seul. Quand le mathématicien parle d'une

connaissances scientifiques, que le langage analogique révèle sa supériorité universaliste.

⁶ Le lecteur est invité à chercher des textes où se trouve le mot sang (par ex. Gn 4.10 ; 49.11 ; Lv 17.14 ; 2S 23.17 ; Ez 23.37 ; Mt 26.28 ; Jn 6.55 ; Ac 2.20 ; Rm 5.9) et à chercher pour chacun le sens qui convient le mieux.

⁷ Rare dans la langue courante et donc aussi dans la Bible.

bissectrice, cela définit une chose, une seule. Quand le naturaliste parle de *Pica pica* (la pie) tous ses collègues, de

***Alors il reprit : Qu'as-tu fait ?
Le sang de ton frère crie de la
terre jusqu'à moi. Gn 4.10***

quelque nationalité qu'ils soient, savent exactement de quel animal il s'agit. C'est le langage rationnel,

clair pour le spécialiste⁸, un peu froid, cérébral, logique, du savant, du technicien, du philosophe, du juriste. Le théologien ne peut en faire l'économie. Son sens est précis mais pauvre. En revanche, la deuxième caractéristique du langage digital est d'avoir une grande souplesse de syntaxe. En effet, nous avons impérativement besoin, dans la communication, pour la vie intellectuelle et spirituelle, de mots *vides*, sans contenu propre, mais qui structurent la pensée. Comment pourrions-nous vraiment communiquer sans les mots *ou*, (exprimant le choix), *et* (réunion), *mais* (réserve), *donc* (conséquence), *non* (négation), etc. C'est un des *miracles* de la pensée et de la faculté langagière de l'homme que de permettre ces structurations⁹. Il est donc normal et utile que la Révélation, utilise aussi le langage analytique. On le trouve dans les textes d'enseignement doctrinal, chez les prophètes, chez Jésus, chez Jean et surtout chez Paul. Mais il est toujours fortement associé à de l'analogique, par exemple le thème de la lumière dans le prologue de Jean ou l'image de l'olivier dans Romain 11.4.

⁸ A condition toutefois de posséder le vocabulaire et les concepts adéquats. Autrement, il est vite incompréhensible. J'en veux pour exemple et preuve la définition du langage digital lui-même : « qui opère sur des données discrètes, numériques et non pas continues. » A. REY, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, art. « digital »

⁹ Lorsque l'enfant prononce son premier *non* et qu'il va, pendant une période, l'utiliser, pour s'entraîner, à propos de tout et de rien, c'est une des grandes étapes de l'organisation de sa personnalité.

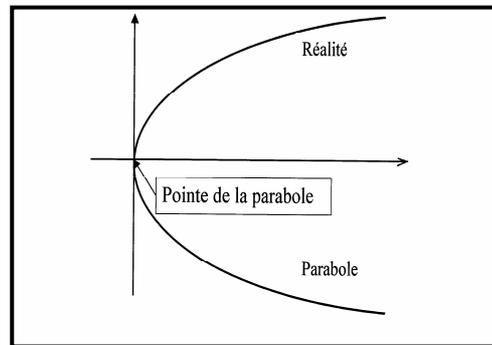
Pour terminer cette présentation succincte, disons que beaucoup d'objets autour de nous illustrent ces deux langages, par exemple le thermomètre, la montre, l'ordinateur ou la télévision. Les indications du thermomètre sont données et lues par analogie entre la dimension spatiale/verticale de la colonne rouge et la variation des températures. Mais sur le panneau lumineux de la place publique la température est indiquée en chiffres précis ; c'est du digital. La montre utilise la symbolique d'un déplacement circulaire à aiguilles pour évoquer la durée alors que le réveil à cristaux liquide donne l'instant précis par une information digitale¹⁰.

*

En quoi cela intéresse-t-il la compréhension de la Bible ? Essayons de répondre à cette question par quelques exemples qui, croyons-nous, montrent la pertinence et l'intérêt de cet outil.

Jésus parlait en parabole. Et avant lui l'Ancien Testament. Or, on sait que dans une parabole, et par extension dans un récit ou un enseignement à forte saturation analogique, il est imprudent de prendre les détails pour *argent comptant*. Il suffit de relire celle du riche et de Lazare ou celle de la veuve et du juge ne craignant pas Dieu¹¹ pour s'en convaincre. Il est important, dans une parabole de déterminer la *pointe* de celle-ci. Une parabole, c'est une comparaison, un récit humain, fictif ou non, qu'on lance (*ballô* en grec, d'où *discobole*) *parallèlement* à la réalité pour faire comprendre celle-ci. En géométrie,

c'est une courbe formée de deux branches qui tendent à devenir parallèles, tout en s'éloignant infiniment l'une de l'autre. Le récit, parce qu'il est terrestre (partie inférieure de la courbe) s'éloigne ainsi de la réalité céleste



(partie supérieure de la courbe), tout en suivant une trajectoire parallèle afin de faire comprendre cette réalité de manière analogique. L'endroit où les deux branches se touchent est la pointe de la parabole. Dans la parabole sur Lazare, c'est la question des choix de vie durant l'existence terrestre, à la lumière de *l'enseignement* de Moïse et des prophètes. Y voir des *renseignements* sur la mort et l'au-delà est un contresens. La pointe de la parabole sur la veuve et le juge est la nécessité de la persévérance dans la prière ; la métaphore ne veut pas fournir des informations sur le caractère de Dieu.

On voit le danger interprétatif qu'il y a à serrer de trop près les détails ou les figures de style d'un texte. Cela peut être intéressant dans un usage homilétique, mais n'est pas de mise dans une approche doctrinale ou théologique. Ce fait nous indique aussi qu'il ne faut pas conclure trop vite à une contradiction. Lorsque, par exemple, un récit semble dire des choses différentes de ce que nous savons être la vérité scientifique de notre époque, ou encore lorsque deux épisodes paraissent s'opposer. Ne faisons pas l'erreur de lire avec une

¹⁰ Parfois même affolante : la montre à affichage digital égrenant les centièmes de seconde dans un défilement angoissant n'a pas résisté au retour du bon vieux cadran analogique aux lentes et rassurantes aiguilles.

¹¹ Lc 16.19-31 ; 18.1-8.

logique cartésienne et analytique des textes pensés très différemment. Il faut être attentif aux contextes, à la logique de la foi (grec *analogia*, c'est-à-dire *en accord avec*) ou à « la teneur générale¹² » des Écritures.

*

Nous avons mentionné que l'analogique, langage du non-verbal et de la nature, avait une syntaxe pauvre et pas de mots de liaison comme *mais* ou *non*. Il doit donc recourir à d'autres codages pour exprimer ce que le langage analytique dit mieux en peu de mot. Cela a bien été étudié par de nombreux chercheurs en particulier des éthologues. Ainsi, lorsque deux loups mâles se battent pour un territoire, l'un des deux doit être éliminé. Celui qui s'avoue vaincu se couche sur le dos et offre sans résistance son cou à son adversaire. Alors le vainqueur le saisit à la gorge... mais n'exécute pas son geste. La logique (généreuse) du loup est la seule manière analogique de dire « non ». Elle consiste à effectuer le geste dans son réalisme et sa violence, presque jusqu'au bout, ce qui veut dire *je peux le faire* et, à l'ultime moment, s'arrêter, ce qui veut dire *non, je ne le veux pas*.

Est-il inepte ou interdit de penser que beaucoup de nos dilemmes ressortissent à cette logique-là ? Pour tant de drames de l'existence nous aimerions avoir des réponses *en clair* à nos questions, à nos prières, et il nous faut aller jusqu'au bout, jusqu'au dépouillement, au renoncement total, à la nuit obscure, à l'échec et à ses leçons, pour commencer à comprendre la réponse de la

¹² E. WHITE, *Témoignages pour l'Église*, vol. 2, chap. 42 (édition originale : *Testimonies*, vol. 5, 1889), Dammarie-lès-Lys, V&S, 1988.

vie, de Dieu. Le *non* du langage analogique éclaire bien, a posteriori, les cheminements humains. Relisons dans cette lumière le si difficile récit du sacrifice d'Isaac (Gn 22). Abraham, déchiré dans son amour paternel, ne comprenant plus rien¹³ à la promesse de Dieu concernant sa postérité, accepte par la foi la *demande* de Dieu. Rappelons que dans ce contexte culturel, il était courant d'offrir aux divinités ce que l'on avait de plus cher, fût-ce un sacrifice humain¹⁴. Abraham va jusqu'au bout, mais au dernier moment l'acte ne s'accomplit pas. Un bélier est substitué à Isaac. En langage rationnel, cet épisode est une monstruosité. Mais comment, dans ce contexte, Dieu pouvait-il dire à Abraham qu'il refusait totalement les sacrifices humains ? Pouvait-il le dire dans un langage théologique, analytique, bien hermétique sur ce sujet, à Abraham ? Le couteau levé qui se fige, c'est, en langue analogique, un *non* vigoureux, catégorique, définitif, de Dieu, aux coutumes barbares de l'humanité¹⁵.

* *

*

Il convient, entre autres méthodes, de ne pas confondre ces deux langages et de comprendre cette règle importante pour mieux saisir le message d'amour des Écritures. Pour retrouver au tréfonds des textes cette Parole qu'avec foi et prière, grâce à l'aide du Saint-Esprit, nous allons entendre, écouter, accepter, faire nôtre.

Philippe AUGENDRE

Manosque, le 13 décembre 2003

¹³ Car la parabole est aussi obscurité à celui qui ne la pénètre pas (Mt 13.13).

¹⁴ Egaleme nt révoltant le cas de Jephthé (Jg 11).

¹⁵ C'est aussi un *oui* timide, volonté de fait et non de droit, aux sacrifices d'animaux, à cause de l'*obstination* (Mt 19.8) humaine.